

CULTURE, DEVELOPPEMENT ET ENSEIGNEMENT  
UNIVERSITAIRE EN AFRIQUE

\*\*\*\*\*

**Problématique du drame des émigrations subsaharienne**

Le contexte de globalisation nous fait vivre, comme l'on dit, dans un «village planétaire». Les peuples de la faim interpellent les peuples de l'abondance, observait encore Paul VI dans *Populorum Progressio* en 1967. Mais c'étaient les voyageurs et les chercheurs sociologues qui le savaient. A présent les affamés peuvent voir s'étaler sous leurs yeux de manière constante l'abondance des riches. On comprend leur soulèvement pour aller dans l'eldorado des pays du nord, afin de se servir eux aussi. Le phénomène de la migration massive de la jeunesse subsaharienne vers les pays du nord, perçus comme ces eldorados, et qui défraient tragiquement la chronique, trouve là sa raison d'être. Malgré les mesures drastiques que prennent les nations développées pour se protéger des « nouveaux barbares » que serait cette horde de jeunes en quête de travail, ceux-ci continuent désespérément de tenter l'aventure, conscients des graves risques de mort qu'ils courent, avant même de parvenir au terme de leur voyage, où les attendent toutes sortes de traitements.

Les pays européens, à bout de savantes ingéniosités juridiques et policières, tentent même de mettre à contribution les pays du Maghreb et jusqu'aux institutions religieuses au sein de ceux-ci, pour freiner, sinon bloquer le flux de la migration.

Face à ce drame, la Conférence Episcopale Ouest-africaine, pour ne citer que son exemple, a organisé il y a quelques années un colloque tripartite entre Églises de départ, Églises des pays de transit et Églises des pays de destination. Il s'agissait pour ces évêques de trouver ensemble une ligne commune d'action pastorale en vue d'une gestion aussi humaine que possible de ce drame, qui interpelle la conscience de tout responsable, qu'il soit religieux ou politique.

**Vers l'identification des causes**

Dans leur recherche des causes qui expliquent l'aventure migratoire dramatique de la jeunesse subsaharienne actuelle, les évêques se sont arrêtés sur l'affirmation de sociologie sommaire de certains jeunes: «Nos nations ne sont pas construites et il n'y a pas de travail. C'est pourquoi nous partons». Ce n'était pas de leur part un docte et froid

constat. Les jeunes sentaient la fêrue du sous-développement dans leur chair vive et voulaient passer sans délais à l'action pour lui assigner un terme.

Les pasteurs qui veulent bien les suivre dans la logique du passage à l'acte, ont voulu cependant réfléchir un peu plus profondément, comme le bienheureux Jean Paul II le recommandait dans sa lettre Apostolique du début du troisième millénaire, *Novo millenio ineunte*: Il faut savoir fixer les signes des temps, même les plus négatifs, jusqu'à ce qu'un appel en jaillisse.

Les pasteurs, en scrutant ce signe des temps, de tous le plus négatif, de la migration dramatique, voire tragique de la jeunesse, se sont trouvés en présence d'un phénomène proche du fameux cercle vicieux du sous-développement : ils constatent que le sous-développement à un niveau provoque du sous-développement par ondes de choc à beaucoup d'autres niveaux: social, culturel, anthropologique, spirituel, etc. Mais où se noue de manière vraiment structurelle ce phénomène?

Faisons observer à ce point que déjà les évêques se préparaient à commémorer le cinquantenaire de nos indépendances africaines, massivement intervenues dans les années soixante. Ils s'interrogeaient: comment se fait-il que de tous les continents à avoir accédé à l'autonomie vers les mêmes années, l'Afrique soit la seule qui globalement ait plus piétiné qu'avancé, alors que beaucoup d'autres, ailleurs dans le monde, ont fait le bond en avant que l'on sait?

### **Premier facteur de développement : l'homme et sa formation**

Poursuivant donc leur réflexion sur le premier facteur du développement qu'est l'homme, dans le cadre de la tragédie migratoire de jeunes gens et jeunes filles, voire d'adolescents, qui ne redoutent pas la mort dans le désert du Sahara ou dans l'océan atlantique dans le sens contraire à la route «Atlantique» de l'esclave, les évêques en sont venus à soupçonner derrière cette migration spectaculaire, qui ne peut pas ne pas interpeller, *une autre migration cachée, non moins massive, mais surtout qualitative*. Quand le Président français, Nicolas Sarkozy parle de «Migration choisie» ou «sélective», il parle d'une réalité qui existait depuis le moment lointain où, pour son développement, l'Afrique a entériné le transfert, fait sans elle, de l'université et du système d'enseignement supérieur de type occidental. Non repensée dans sa fonction socio-culturelle et socio-économique, cette université transférée ne peut que former des compétences pour le marché du travail en vue duquel elle a été mise en place. Ce marché venant à être saturé dans cet Occident pour lequel la formation scientifique a été pensée et ajustée dans sa dimension technologique, le taux de chômage a commencé à monter.

Sarkozy peut alors parler de «migration choisie», tandis que le Canada ouvre plutôt largement ses portes aux jeunes africains talentueux. On ne s'étonne pas que dans la situation actuelle l'agence FIDES nous signale une statistique des Nations-Unies particulièrement significative: chaque année, plus de 70.000 compétences africaines quitteraient l'Afrique pour les pays développés.

On observe en outre que beaucoup d'universités d'Etat africaines devenant d'excellence douteuse, les responsables politiques et les hauts cadres africains, ainsi que toutes les familles nanties font tout pour placer leurs enfants dans l'enseignement supérieur en Occident; et que les Occidentaux eux-mêmes, en quête de marché de travail et de sources de revenu, négocient la création d'universités anglaises, canadiennes, américaines, dans nos capitales, pour mettre une «certaine excellence» à la portée de ceux qui ne peuvent pas envoyer leurs enfants à l'étranger à cause du coût prohibitif.

### **L'Afrique vidée de son potentiel humain de développement**

Mais avant de continuer l'analyse avec les évêques, résumons les acquis de cette première partie de notre parcours: avant la migration dramatique actuelle, concomitamment avec elle, et l'expliquant en dernière instance, il y a une *migration qualitative massive du potentiel intellectuel jeune de l'Afrique sur le marché du travail occidental*. Cette migration qu'on appelle communément «fuite des cerveaux» ressemble étrangement à l'exploitation qui est faite de la matière première du sous-sol africain par insertion dans le circuit industriel occidental. Le plus clair de la plus-value reste à l'Occident et l'Afrique n'en reçoit que des miettes. De même, l'insertion du potentiel intellectuel jeune de l'Afrique dans le circuit universitaire occidental, selon tous les critères d'excellence retenus par cet Occident, prive le continent des ressources intellectuelles dont il a nécessairement besoin pour la prise en charge endogène de son développement. Cette carence en développement est une des causes de la migration dramatique actuelle des jeunes. Nous sommes devant le paradoxe suivant : le continent qui regorge le plus de potentialités minières, agricoles, écologiques de toutes sortes, et qui explose de jeunesse talentueuse, se trouve être précisément le continent le plus pauvre et le plus arriéré après cinquante ans d'indépendance. Il n'est pas construit. Les chantiers de travail ne sont pas ouverts, le travail que comporterait son développement n'est pas pensé et organisé, et cela par carence de volonté politique, ou plus grave peut-être, de leaders politiques à la hauteur des exigences du temps. Les jeunes dans ses conditions préfèrent partir, au prix même de leurs vies.

## **Nécessité de repenser la fonction socio-culturelle et socio-économique de l'université**

Reprenons la réflexion avec les évêques de l'Afrique occidentale. Face à la carence de volonté politique et, en attendant que surgissent du sein de l'Afrique des hommes politiques saints, des hommes d'affaires saints, dont le premier Synode pour l'Afrique déplorait déjà l'absence, en attendant aussi que l'enseignement de la Doctrine Sociale de l'Eglise actuellement en voie de généralisation porte ses fruits, que peut faire l'Eglise d'Afrique? Quelle fonction de suppléance peut-elle remplir? En Occident, ce fut l'Eglise à avoir inventé l'université au Moyen-âge. En Afrique aujourd'hui n'aurait-elle pas le devoir d'inventer la juste connexion entre l'université et les besoins cruciaux en développement du continent? Au lieu d'une moralisation de l'extérieur d'une université qui conserverait l'«instrumentalité» socio-économique que l'Occident lui a assignée, n'aurait-elle pas le devoir de repenser cette «instrumentalité» comme une authentique moralisation sans moralisme de la structure universitaire?

« Nous sommes trop en retard pour courir, assurons-nous d'être dans la bonne direction », disait déjà l'ancien Archevêque de Conakry, mort il y a environ trois mois, Mgr Raymond-Marie Tchidimbo. L'Eglise d'Afrique, en créant des universités catholiques aujourd'hui, ne doit pas rechercher l'excellence, sans *contextuer l'excellence*. Cette Eglise avait réussi très brillamment sa pastorale éducative aux niveaux primaire et secondaire. A l'heure où tout le monde l'attend sur le plan de la formation supérieure, il est important qu'elle fasse le bilan critique de sa présence et de son action éducative moderne. Elle s'aperçoit qu'il ne s'agira pas d'un simple ajustement de l'université dans sa fonction socio-économique, comme nous venons d'en montrer l'exigence.

### **Université et interculturalité**

En faisant son bilan critique pour une nouvelle initiative en matière de formation supérieure, elle doit s'apercevoir que cela se réalise dans un contexte inconnu jusqu'à présent et qui est irréversible: le contexte de la globalisation. Ce n'est donc pas uniquement l'enseignement supérieur mais également la formation humaine de base, dont s'occupe essentiellement le niveau primaire et secondaire, qui doit faire l'objet d'une reprise critique. La nouvelle initiative éducative et de formation supérieure dans notre contexte de globalisation doit être interculturelle. L'université était jusque-là valorisatrice de la culture d'une seule partie de l'humanité, elle était donc, sans le savoir, impérialiste et colonialiste du fait de sa vision monoculturelle eurocentriste. Elle devra aujourd'hui *s'inscrire humblement en interculturalité*. Et cela demande beaucoup de travail.

En Afrique occidentale où se cultive si fort la conception de l'Eglise comme Famille de Dieu, l'Université Catholique d'Afrique de l'Ouest (UCAO) qui n'a pas pris son parti de la balkanisation de l'Afrique, s'est vue assignée la vocation d'*intégration de l'Afrique*, la vocation pourrait-on dire, de ce qu'un Archevêque africain a appelé la *Reunited Family*. A l'horizon, c'est *toute université dans notre situation de globalisation qui se doit d'être université de la famille des nations, de la famille humaine dans sa riche diversité culturelle*.

Déjà au cours primaire, des plis culturels sont pris. Une vision anthropologique fondamentale, mise en œuvre depuis la famille, se déploie et devra se poursuivre au secondaire et au supérieur et même toute la vie... Dans un monde globalisé qui ne doit pas se contenter d'un simple multiculturalisme, mais accéder à une authentique interculturalité, il est attendu que soit proposée et mise en œuvre, de manière consciente, responsable et dialoguée, une vision anthropologique précise. *L'université catholique d'une Afrique qui a fait le choix de se bâtir comme famille de Dieu propose une anthropologie trinitaire*. L'homme, image et ressemblance de Dieu est un *homme-famille*, un *homme fraternel*, un *homme solidaire de toute humanité*, un homme relationnel, un homme de dialogue et d'échange de valeurs, un homme du « donner et du recevoir », un homme heureux de l'altérité de l'autre qu'il accueille comme bénédiction, se sachant et s'appliquant lui-même à être bénédiction pour autrui.

Mgr Barthélemy Adoukonou  
Secrétaire du Conseil Pontifical de la Culture.